

ANTIRESSE

N° 440 | 5.5.2024

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT

Vivre sous le masque

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER


La vraie crise: comment l'escamoter?

LA LUCARNE D'ARIANE BILHERAN

Les heures dorées de Florence (2)

RECONQUÊTES PAR SLOBODAN DESPOT

Hors scénario



*Chroniques de la vie humaine
au temps des robots*

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Vivre sous le masque (Des anges dans un ciel vide, 2)

LA PILULE ROUGE, SOUS UN VÉRITABLE RÉGIME TOTALITAIRE, EST SYNONYME DE MORT OU DE BANNISSEMENT. VOUS RESTE LA PILULE BLEUE. ALLEZ-VOUS L'AVALER TOUT DE GO OU ESSAYER DE LA CALER AU COIN DE LA JOUE POUR LA RECRACHER ENSUITE? LES RAPPORTS AVEC UN POUVOIR ABUSEUR SONT DES JEUX DE FEINTES ET DE FAUX-SEMBLANTS OÙ LE JOUEUR PEUT FACILEMENT ÉGARER SON ÂME...

J'y faisais allusion dans la première partie de cet article (AP439): nous n'avons pas eu la «chance» sous nos latitudes de nous voir imposer une dictature frontale et brutale comme les peuples d'Europe de l'Est ou ceux d'Amérique du Sud en ont subi. La chape de plomb que nous ressentons aujourd'hui s'est installée graduellement. Sous divers prétextes plus pressants les uns que les autres — terrorisme, climat, épidémies, discriminations — le pouvoir a dépouillé les citoyens de leurs droits et libertés comme on fait bouillir la grenouille en partant à froid. À quel moment la grenouille sent-elle que le bain devient trop chaud? C'est selon les *sensibilités*. La majorité des «éveillés», me semble-t-il, doivent leur réveil à la dérive autoritaire du Covid. C'est en tout cas ce que nous, à l'Antipresse, avons constaté au premier semestre 2020. D'autres, en France, avaient été alertés par la répression féroce des Gilets jaunes. Emmanuel Todd, lui, avait esquissé la dérive vers la dictature dès l'avènement de Nécron.

Ici encore, une précision s'impose: personne ne les a formellement abolis, ces droits et libertés. Ils sont encore inscrits en toutes lettres dans les textes de loi et l'on vous les brandira sous le nez avec indignation si vous en venez à vous plaindre. Et rien ne vous servira de rappeler que la Constitution de Staline, adoptée en 1936, était la plus démocratique au monde. Les rouages du pouvoir fonctionnent comme des *démons* informatiques, ou comme des NPC (voir les Reconquêtes de ce même numéro, AP440), davantage que comme des humains. Le propre de ces *personnages non incarnés* est de ne reconnaître aucune valeur à la mémoire historique et de ne rien entendre aux analogies. Leur monde est informatique et cybernétique. Il n'est pas analogique, mais binaire.

CHANGEMENT DE RÉGIME

Quoi qu'il en soit, il est difficile aujourd'hui de prétendre que notre société soit la même que celle de la fin du XXe siècle. Si quelqu'un pense encore qu'il ne se passe rien



de spécial» et que «tout est comme avant», ce n'est plus la peine à ce stade d'essayer de le convaincre. Pour la première fois, peut-être, de notre histoire, nous avons affaire à un régime sans foi, sans avenir et sans autre projet que de se perpétuer lui-même: un régime qu'Emmanuel Todd a justement qualifié de *nihiliste*. Un tel régime se raidit à mesure qu'il se décrédibilise. Pour subsister, il attise les conflits, tant intérieurs qu'extérieurs. Il a ainsi dressé le monde contre lui — et recréé du même coup ce qui paraissait exclu au temps de la «fin de l'histoire» et de la domination globale de l'empire occidental: un *ailleurs*. Comme au temps de la guerre froide, la dystopie a désormais un contour et des frontières, le long desquelles on ne tardera pas à voir pousser des miradors (probablement électroniques). Le monde extérieur est lui-même tiraillé par la corruption et la dictature technologique, mais il est *multipolaire* alors que l'Occident, de plus en plus, apparaît homogène dans sa folie idéologique. Cette folie est d'ailleurs son émulsifiant.

Il y a quelques années encore, on pouvait espérer enrayer cette dérive par la lutte politique, même si tous les signes profonds indiquaient le contraire. Face à la destruction des structures traditionnelles, les peuples se regroupaient autour de mouvements souverainistes et de leurs chefs. Aujourd'hui ces chefs ont pour la plupart été compromis (Sebastian Kurz), éliminés (Slobo-

dan Milošević, Pim Fortuyn, Alejo Vidal-Quadras, manqué de peu), emprisonnés (Mateusz Piskorski), marginalisés par consensus (Matteo Salvini, Oskar Freysinger) ou contraints à la défection et ces mouvements et partis ont le choix entre l'allégeance et l'interdiction. Le maintien d'une position cohérente adossée à la volonté populaire, comme celle d'Orbán en Hongrie, implique la rupture et la confrontation avec l'ordre globaliste européen — une épreuve que la plupart des nations ne sont pas prêtes aujourd'hui à endurer. Ceux qui restent dans le jeu sont contraints de se renier dans leur être même. La volte-face d'une Giorgia Meloni en Italie ou celle du Rassemblement national en France donne la mesure de cette pression. Ajoutons à ceci, enfin, que les élites dirigeantes de l'Europe occidentale de l'après-guerre sont sélectionnées et contrôlées par le vainqueur américain, directement ou au moyen de relais tels que le WEF de Klaus Schwab avec ses *Young leaders* lobotomisés. Les enquêtes de Daniele Ganser sur les Armées secrètes de l'OTAN (éd. Demi-Lune), ou d'Éric Branca sur le *soft power* de Washington (L'Ami américain, éd. Perrin) illustrent l'étendue de cette domination que Mitterrand lui-même avait évoquée à la fin de sa vie.

NOTRE TOUCHANTE NAÏVETÉ

Dans un système aussi bien tenu en main, il ne peut rien se passer et il ne se passe, de fait, rien. L'oppo-

sition sincère, en particulier depuis la dystopie covidienne, transmigre vers des formes d'organisation «citoyennes» qui s'illustrent par leur amateurisme et leur naïveté. On pétitionne, on manifeste, on concertationne, on lettrouvertise, on s'éparpille très vite en clans et en factions et l'on n'aboutit, concrètement, qu'à fournir aux agences du pouvoir des listes de suspects. En un mot, on fait comme si l'on était encore en démocratie en s'obstinant à ignorer les preuves criantes de son abolition fournies par le pouvoir lui-même. Le déploiement de techniques de subversion dignes de la guerre secrète — comme l'*infiltration cognitive* développée par le psychologue Cass Sunstein sous l'ère Obama — contre ces formes de contestation légales et légitimes illustre la transposition de méthodes d'influence psychologique venues du monde militaire dans le champ civique. Face à un tel appareil de contrôle, soutenu par une machinerie de propagande médiatique unanime, la contestation démocratique loyale n'a aucune chance. Sa tragédie est qu'elle ne l'a toujours pas compris. Autant réclamer le référendum d'initiative citoyenne au roi Hérode.

Les Européens de l'Ouest ont une sorte de circonstance atténuante: ils sont nés au milieu d'une clairière historique. Rien dans leur éducation ni dans leur univers culturel ne les avait préparés à ça. Ils se sont lancés dans une lutte inégale sur un terrain miné sans même dres-

ser un portrait-robot de leur adversaire, de ses moyens et de ses motivations. Ils ont cru le plus souvent qu'il ne s'agissait que de lever un malentendu alors que la lutte est ontologique: elle se terminera par l'anéantissement d'un camp ou de l'autre. Beaucoup, particulièrement en Suisse, essaient de maintenir coûte que coûte leur foi dans la bienveillance foncière des «autorités». Au stade actuel, leur confiance s'apparente à de l'infantilisme.

Les citoyens «éveillés» des ex-démocraties libérales se seraient épargné bien des erreurs et des tracas s'ils avaient médité les conseils de prudence de *L'Homme de cour* de Baltasar Gracián ou lu les *lanceurs d'alerte* venus de l'est, en premier lieu Czesław Miłosz. Le sujet central de l'ouvrage de Miłosz n'est autre que la résistance souterraine, qu'on peine parfois à distinguer de la plate collaboration — or cette distinction subtile, tout intérieure, se réduit parfois à une fine membrane séparant le coma moral volontairement induit de la mort spirituelle.

LA PILULE DU BONHEUR ET DE LA SÉRÉNITÉ

La Pensée captive est en réalité un traité du camouflage intellectuel, de ses procédés, de ses motifs et de ses risques. Cet art hautement volatile et complexe est introduit par une allégorie ressemblant à s'y méprendre à celle de *Matrix*, le film devenu mythique des frères Wachowsky. Comme dans *Matrix*,

tout commence par la prise d'une drogue. Sauf que la pilule rouge des compagnons de Néo, celle qui permet de déchirer le rideau de la matrice, n'existe pas ici. Le choix qui correspond à cette potion d'éveil est simplement la mort ou l'exil: ce fut le choix de Miłosz, et il s'en explique. Quant aux autres, ceux qui ne veulent ni mourir ni fuir, ils n'ont pratiquement d'autre choix que d'avalier la *pilule bleue*, la pilule qui vous libère de toute angoisse et vous donne «la sérénité et le bonheur». En la prenant, vous êtes «immunisé contre toute préoccupation métaphysique». Littéralement, contre la tentation de voir *derrière le rideau* de la réalité apparente. Les auteurs de *Matrix* — d'ailleurs eux-mêmes d'ascendance polonaise — avaient certainement lu Miłosz — ou plus exactement, le précurseur à qui il emprunte sa métaphore.

Le coup de génie de Miłosz, en effet, fut d'aller chercher son allégorie chimique dans une œuvre littéraire datant d'*avant* l'instauration de la dystopie. Sa pilule du bonheur s'appelle Murti-Bing, du nom d'un philosophe mongol qui aurait trouvé le moyen de «transmettre sa vision du monde par une voie organique». Elle n'est pas — comme dans *Le meilleur des mondes* de Huxley — le produit d'un régime fasciste obsédé par le contrôle, mais au contraire d'une époque de décadence et de débauche (certes, fascisme et chaos ne sont pas incompatibles, mais ce débat nous mènerait trop loin). On la doit à l'imagination prodi-

gieuse d'un compatriote de Miłosz, Stanisław Ignacy Witkiewicz, qui avait publié dès 1932 un roman prophétique intitulé *L'Inassouvissement*. Murti-Bing y apparaît comme l'ultime recours d'une société à bout de souffle, exsangue, autovampirisée.

«Le livre entier n'était qu'une étude de la décadence: musiques de dissonance, perversions érotiques, usage de drogues, pensée déracinée et inconséquente, fausses conversions au catholicisme, maladies psychologiquement compliquées.»

Vladimir Dimitrijević, qui m'initia à l'édition et qui fut le plus grand passeur des littératures de l'Est, tenait *L'Inassouvissement* pour le plus grand chef-d'œuvre de la littérature antitotalitaire. C'est un roman complexe, génial, déroutant et hautement toxique. Au sens littéral: on s'y intoxique sans arrêt.

- **Notule.** Witkiewicz a d'ailleurs publié un compte rendu unique et extrêmement intéressant de ses propres expériences avec tout l'inventaire des drogues disponibles, intitulé *Les Narcotiques* (traduction française à *L'Age d'Homme*).

L'intelligentsia qu'il dépeint ressemble étrangement à la nôtre, à ce détail près qu'elle n'est pas abruti — mais bien au contraire, excessivement lucide, jusqu'à l'anéantissement. Elle n'a pas attendu la Gestapo ni le KGB pour se châtrer, s'humilier et se mutiler — d'une certaine manière, les bottes, les

manteaux de cuir et les camps apparaîtront comme une incantation secrète de cette Europe désarticulée. Même le moment historique nous désarçonne par son actualité:

«Tout cela se passait au moment où la civilisation occidentale était, nous disait-on, menacée, et dans le pays exposé à subir le premier choc d'une armée venue de l'est, armée chinoise ou mongole déjà maîtresse de tout le territoire entre le Pacifique et la Baltique.»

On voit d'ici le sourire en coin de M. Choïgou, le chef de l'armée russe aux yeux bridés, et du président Xi... Le don prophétique de Witkiewicz ne lui a pas vraiment profité. En septembre 1939, apprenant que l'Armée rouge avait franchi les frontières de la Pologne, il s'est ôté la vie.

PHILOSOPHIE DE LA DISSIMULATION

Infiniment plus puissant que la *Sérotonine* de Houellebecq, le psychotrope de Witkiewicz est donc une solution chimique à un problème foncièrement spirituel: la perte de nos raisons de vivre et notre chute subséquente. À l'occasion d'une guerre perdue contre les puissances eurasiatiques, le système va basculer dans la dictature. Ce qui était jusqu'alors une «drogue récréative» devient dès lors un outil de contrôle social. Comme tout remède de cheval, Murti-Bing a de sérieux effets secondaires, en premier lieu la disparition de toute créativité authentique.

«Les héros du roman, naguère

tourmentés par la société philosophique, passent au service du nouveau système. Au lieu de musiques dissonantes, ils composent des marches et des cantates harmonieuses; au lieu de peindre des abstractions, comme auparavant, ils fabriquent des peintures socialement utiles. Mais comme ils ne peuvent se débarrasser complètement de leur ancienne personnalité, ils deviennent des exemples parfaits de schizophrénie.»

Miłosz examine les conditions qui font qu'un sujet est «mûr» pour la thérapie au Murti-Bing. Il les classe en cinq types, en commençant par le vide spirituel (l'absence de religion), pour enchaîner sur des paramètres tour à tour psychiques et sociaux: l'absurde, la nécessité, le succès et la culpabilité. Autant dire que tous les sujets pensants et socialement agissants sont concernés. Eux avant tout, d'ailleurs. Au passage, nous sommes imperceptiblement sortis de la fable romanesque pour entrer de plain-pied dans la réalité vécue, celle du régime marxiste-léniniste que le diplomate Miłosz a décidé de quitter avant de finir broyé. Ceux qui y restent sont pour ainsi dire obligés de croquer la pilule. Mais ils le feront avec plus ou moins d'enthousiasme, plus ou moins de duplicité. Cette nouvelle école de survie a besoin d'un nom. Miłosz le trouve dans un terme persan, rapporté du reste en Europe par le comte de Gobineau: le *Ketman*.

Ce concept, généralement

inconnu en Occident, connaîtra une carrière colossale dans toute l'Europe de l'Est. Depuis les cercles clandestins polonais ou tchèques jusqu'aux pamphlets librement publiés dans les revues littéraires yougoslaves, un débat sans fin s'ouvrira sur les pas de Miłosz au sujet de l'éthique du Ketman, de sa justification et de ses limites. Est-ce un hasard si la notion est empruntée à un monde où le dogme pèse plus lourd que nulle part ailleurs: la civilisation islamique?

«L'art du théâtre a été rarement transposé à ce point dans la vie et l'histoire des hommes. Pourtant, en tâchant de décrire ses mœurs, nous trouvons une analogie frappante avec la civilisation islamique du Moyen-Orient: non seulement on a connu là-bas le jeu destiné à protéger la pensée et les sentiments individuels, mais ce jeu s'est transformé en une institution permanente qui a reçu ce nom: le *Ketman*.»

Miłosz laisse à Gobineau le soin de justifier la pertinence de ce concept exotique en citant d'amples passages de son livre sur les *Religions et philosophies d'Asie centrale*. Le savant français y décrit en réalité ce qu'on désigne aujourd'hui du nom arabe de *Taqiya*, «pratique de précaution consistant, sous la contrainte, à dissimuler ou à nier sa foi afin d'éviter la persécution» (selon Wikipédia). Sans prétendre à aucune originalité, je ne peux que reciter ses citations tant les

comportements qu'elles pointent nous sont aujourd'hui familiers:

«Le possesseur de la vérité ne doit pas exposer sa personne, ses biens ou sa considération à l'aveuglement, à la folie, à la perversité de ce qu'il a plu à Dieu de placer et de maintenir dans l'erreur. Il convient de taire si possible ses véritables convictions.»

Mais se taire quelquefois ne suffit pas: cela risque en certaines situations de passer pour un aveu. On imagine, par exemple, ce parent d'élève qui en 2024 se contenterait, lors de la séance d'information scolaire, de ne pas s'extasier à l'annonce que des leçons de lecture vont être données par des *drag queens* — la désapprobation franche et ouverte n'étant déjà pour ainsi dire plus concevable. Dans ces cas-là, nous dit Gobineau, «on ne doit pas hésiter». Il faut au contraire en rajouter.

«Non seulement il faut alors renoncer sa véritable opinion, mais il est commandé d'accumuler toutes les ruses pour que l'adversaire prenne le change. On prononcera toutes les professions de foi qui peuvent lui plaire, on exécutera tous les rites que l'on reconnaît pour les plus vains, on faussera ses propres livres, on épuisera tous les moyens de tromper. Ainsi seront acquis la satisfaction et le mérite multiples de s'être mis à couvert ainsi que les siens, de n'avoir pas exposé une foi vénérable au contact horrible de l'infidèle, et enfin, d'avoir, en abusant ce dernier et en le confirmant dans son erreur, imposé sur

lui la honte et la misère spirituelle qu'il mérite.»

C'est donc bien à une sorte de judo mental que nous avons ici affaire, pratique qui semble établie dans l'islam face à l'infidèle et moralement validée par la tradition — mais qui, bien entendu, constitue une négation frontale de tout ce qui, dans la civilisation chrétienne, constitue le code de conduite de l'honnête homme. Bien au-delà, elle ressemble même à tout ce qu'une éducation européenne, en principe, nous a appris à détester. L'irruption *moralement justifiable* de cette tromperie orientale au milieu du XXe siècle européen témoigne de la terrible érosion morale de la société et des individus qu'a introduite l'ère du totalitarisme. La simple substitution d'un régime dit de démocratie libérale à la dictature du prolétariat ne changeait rien en profondeur. La pratique du *Ketman*, ou de la *Taqiya*, adoptée par des Européens de culture chrétienne et «éclairée», se traduit par une altération profonde de la personnalité. Miłosz, à la suite de Witkiewicz, l'avait bien compris. On est bien au-delà de la stratégie politique. Sa

description du chassé-croisé des intellectuels est-européens avec l'inquisition communiste est le récit d'une partie de poker avec le Diable. Peu de joueurs ont une chance d'en sortir victorieux. Le témoignage de Miłosz nous en donnera des illustrations poignantes — et de quoi méditer sur les rapports de l'individu avec un pouvoir inhumain pendant un bon demi-siècle encore.
/A suivre./

- Illustration: Stanisław Ignacy Witkiewicz, *Autoportrait au verre brisé*, Zakopane, 1910.

SUGGESTIONS DE LECTURE

- Czesław Miłosz, *La pensée captive. Essai sur les logocraties populaires*, traduit du polonais par A. Prudhommeaux et l'auteur, préface de Karl Jaspers, Gallimard/Folio.
- S. I. Witkiewicz, *L'Inassouvisement*, traduit du polonais par Alain Van Crugten, éd. L'Age d'Homme, 1970, rééd. Noir sur Blanc, 2019.
- S. I. Witkiewicz, *Les Narcotiques suivi de Les Âmes mal lavées*, éd. L'Age d'Homme, 1990.



ENFUMAGES par Eric Werner

La vraie crise: comment l'escamoter?

IL EST BIEN CONNU QUE LES AUTORITÉS AIMENT FAIRE DIVERSION. ON AMUSE AINSI LES POPULATIONS, ET PENDANT CE TEMPS ON FAIT CE QU'ON A ENVIE DE FAIRE SANS ÊTRE DÉRANGÉ.

À certains égards, on pourrait interpréter ainsi le terrorisme, la pandémie du Covid-19, peut-être même aussi la guerre en Ukraine. Sauf que ces diversions sont parfois plus que des diversions. C'est évidemment le cas du terrorisme, puisque le terrorisme a rendu possibles les lois antiterroristes, qui permettent de repousser très loin les limites de ce que l'État peut s'autoriser ou non à faire. Il peut en particulier vous incarcérer sans jugement. L'État fait beaucoup plus

ici que simplement amuser la galerie. Il en va de même du Covid, qui a débouché dans la dictature que l'on sait: dictature sanitaire, certes, mais dictature quand même. Là aussi, on est très au-delà d'une simple opération de diversion. Et que dire de la guerre en Ukraine?

En France, par exemple (l'Anti-*presse* en a souvent parlé), celle-ci a ouvert la voie à la loi de programmation militaire 2024-2030 qui permet à l'État de réquisitionner ce qu'il veut en cas de «menace»: tout ce qu'il

estime lui être utile, en fait. Si vous ne donnez pas suite à ces ordres de réquisition, il peut vous condamner à une amende allant jusqu'à 500 000 euros: autant dire vous déposséder de vos biens. Et donc, concrètement, le droit de propriété n'existe plus. Il avait déjà de fait été supprimé en 2022 avec le gel arbitraire des biens de ressortissants russes vivant en Europe, mais désormais cette suppression concerne tout un chacun. Les limites de ce que l'État a le droit ou non de faire sont repoussées un peu plus loin encore: en fait, il n'y a plus de limites.

En Suisse, autre exemple, la guerre en Ukraine a permis aux autorités d'officialiser leur alignement inconditionnel sur l'OTAN et les Américains, ou, pour le dire autrement encore, de faire définitivement table rase de la neutralité qui les gênait dans leurs mouvements. En ce sens, la guerre en Ukraine a joué le rôle d'accélérateur. Etc.

EN FOND DE TABLEAU, L'EFFONDREMENT

Tout cela est vrai, et en même temps chacun se rend bien compte qu'on reste encore très en surface. Je ne veux pas dire par là que les lois antiterroristes n'ont aucune espèce d'importance, loin de moi cette idée. Je ne voudrais pas non plus qu'on puisse prétendre que je passe par profits et pertes le très grand nombre de décès survenus en 2020-22 dans le contexte de la crise du Covid (en particulier dans les établissements pour personnes âgées). Ces décès-là

ne seront pas oubliés de sitôt (même si tout a été mis en œuvre pour les occulter). Je ne pense pas non plus que les risques de guerre nucléaire liés à l'actuelle crise ukrainienne doivent être pris à la légère. Ces risques sont réels et ne sauraient être sous-estimés. Pour autant, il ne me semble pas qu'on touche encore au fond des choses.

Il est souvent difficile, il est vrai, de dire ce qui relève de l'histoire superficielle ou au contraire de l'histoire profonde. Soit, par exemple, la crise économique actuelle. Le lien avec la crise du Covid est assez évident. On pense en particulier aux phénomènes de concentration économique dans le commerce et l'industrie, avec à la clé la disparition d'un très grand nombre de PME au profit de conglomerats experts en l'art de limiter les coûts de production et par voie de conséquence aussi les salaires; ou encore à l'accroissement de la précarité lié au déclin du travail salarié et à son remplacement par de nouvelles formes de travail adaptées à la globalisation: travail intérimaire, contractuel, à temps partiel, sur appel, etc.

Il y a bien sûr aussi un lien avec la guerre en Ukraine. La paupérisation des populations européennes est un phénomène déjà ancien, il est inséparable de la globalisation (on vient de l'évoquer) et du déplacement corrélatif des emplois vers les pays sans protection sociale et à bas salaires de l'Est et du Sud de la planète. Sauf qu'avec la guerre en Ukraine, le phénomène s'est encore amplifié, en raison principalement de la flambée

des coûts de l'énergie. Il est désormais massif et bien visible. Qui plus est, aucun pays n'est épargné. Une fraction non négligeable de la population en est désormais réduite à devoir économiser sur la nourriture et parfois même à sauter un repas. En France, selon une étude récente (janvier 2023), 19 % des étudiants ne mangent pas à leur faim. Etc.

On ne saurait néanmoins *tout* expliquer par la guerre en Ukraine. Les prix de l'alimentaire ont augmenté en France de quelque 20 % depuis 2022. On met communément cela au compte de la guerre, mais on oublie ce faisant les aléas liés à la météo et/ou au changement climatique. Qui prétendrait que ceux-ci restent sans influence sur la quantité de céréales produite dans le monde (et dans nos propres pays en particulier)? On vient d'évoquer par ailleurs la flambée des coûts de l'énergie. Elle découle, certes, des sanctions prises à l'encontre de la Russie et de l'interruption des importations de gaz et de pétrole en provenance de ce pays. Sauf qu'en arrière-plan il faut aussi prendre en compte la raréfaction des ressources pétrolières à travers le monde. On le dit et le répète assez, l'ère du pétrole à bon marché est révolue. Et pourtant 80 % de notre économie en dépend. La guerre en Ukraine et ses conséquences écono-

miques n'ont rien d'inventé ou d'imaginaire. Mais on ne saurait ignorer non plus l'ensemble des contraintes liées au fait qu'à un moment donné (on ne sait pas exactement quand) il n'y aura plus de pétrole, en ce sens qu'il faudra dépenser *tellement d'argent* pour en produire que cela n'en vaudra plus la peine. Et donc il disparaîtra. Il disparaîtra, et avec lui tout le reste: l'économie productiviste dans son ensemble (qu'il maintient pour l'heure en survie artificielle).

C'est l'hypothèse de l'effondrement: dans un premier temps financier, puis commercial, politique, social et enfin culturel, pour reprendre la taxonomie en cinq stades de Dmitry Orlov.

ON RISQUE D'ÊTRE SURPRIS

Bref, tout s'entremêle. Il n'est jamais très agréable de penser à l'effondrement qui vient. Et donc tout est prétexte pour ne pas y penser: tout, y compris ce qui pourrait en précipiter l'échéance, ce qui est précisément le cas de la crise ukrainienne (ne serait-ce qu'au travers de la flambée des coûts dont il vient d'être question). C'est ce que nous voulons dire en parlant de diversion. (Inversement, l'effondrement qui vient ne devrait pas occulter

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

la guerre en Ukraine. La diversion fonctionne dans les deux sens.)

Les théories de l'effondrement sont passées de mode. Les guerres en Ukraine et désormais aussi à Gaza occupent seules le devant de la scène. Mais ce n'est pas l'un ou l'autre. La suprasociété occidentale est aujourd'hui prise dans un processus qu'elle a elle-même mis en mouvement et qui à terme risque de l'emporter dans le néant (en même temps que l'ensemble de nos pays). Elle est dans la fuite en avant. Témoin, les fantasmes bellicistes et à vrai dire criminels d'un certain nombre de dirigeants européens

(Macron). On voit mal dès lors ce qui pourrait empêcher l'effondrement de se produire. Le livre de Dmitry Orlov date de 2013: donc bien avant le Covid-19 et la crise ukrainienne. Mais il reste aujourd'hui encore d'une grande actualité. Comme le dit Orlov dans son livre, tout pourrait survenir «très soudainement».

- Photo de Micah Williams sur Unsplash.

LECTURE RECOMMANDÉE

- Dmitry Orlov, *Les 5 stades de l'effondrement*, Culture & Racines, 2021.



LA LUCARNE d'Ariane Bilheran

Les heures dorées de Florence (2)

RIEN N'EST DONNÉ, TOUT EST À CONQUÉRIR, ET L'ASPIRATION AU SUBLIME EST CE QU'IL NOUS EST PERMIS D'ÉPROUVER À FLORENCE: LE TEMPS S'Y EST ARRÊTÉ SUR LE BON GOÛT, LE BEAU «UNIVERSEL ET SANS CONCEPT», COMME LE DIRA PLUS TARD EMMANUEL KANT.

Cette fois-ci, mon voyage florentin eut lieu en plusieurs temps, et avec différents accompagnants lorsque je n'étais pas seule. Lors de la semaine d'immersion où nous avons situé l'Académie néo-platonicienne dans une époque, étudié des extraits des œuvres de Marsile Ficin et de Platon en particulier, nous avons prévu deux sorties de notre campagne toscane, l'une vers Florence, et l'autre vers Sienne, afin de lier le contenu étudié à des figurations artistiques, des

édifices religieux. Notons simplement ici que les œuvres que nous avons parcourues figuraient les préoccupations platoniciennes: comment libérer l'âme humaine de son emprisonnement terrestre dans les conflits, la confusion et la bestialité, équilibrer la mélancolie pour les tempéraments lucides, et aider à transcender l'errance dans la matière en retrouvant le souvenir de la Beauté divine, dont les Idées platoniciennes en soi sont une des expressions. Rien n'est donné,

tout est à conquérir, et l'aspiration au sublime est ce qu'il nous est permis d'éprouver à Florence: le temps s'y est arrêté sur le bon goût, le beau «universel et sans concept», comme le dira plus tard Emmanuel Kant. Chez Marsile Ficin, il est amplement question de Vénus, cette allégorie mythologique qui nous parle de l'attelage ailé du *Phèdre*: l'amour de la beauté, sous toutes ses formes, à commencer par celle des plaisirs de la vie. Le ravissement de l'âme passe par une conspiration adressée à notre sensorialité. Il faut noter qu'en Italie, mais sans doute encore plus à Florence qu'ailleurs, la gastronomie est un art des saveurs, du bon goût, de l'élégance et de la beauté, qui se marient à une très longue histoire — nous parlons en siècles — de la maîtrise du chocolat. Je suis ainsi devenue complètement dépendante des orangettes de chez Rivoire, confites aux épices, d'une saveur inimitable.

L'artisanat, à Florence, est porté à son apogée: vous trouvez des objets uniques, non reproductibles, dont la beauté vous appelle comme la lyre d'Orphée. À chaque retour, je ressens donc un bain de jouvence, malgré la vulgarité moderne, les Starbucks, les enseignes Martini devant les palais, les bénitiers vides. Il est d'ailleurs devenu impossible d'entrer dans la cathédrale ou le dôme sans devoir se soumettre à la consignation des sacs, aux fouilles et aux portiques. Dans la cathédrale, je songeai à mon cher André Suarès: aucun doute qu'à son époque il était possible d'aller et de venir à n'importe quelle heure du jour et de la nuit dans

cet édifice. Je l'imaginai déambuler, et même se hisser sur les hauteurs de Florence pour ses aspirations contemplatives. Non seulement je tolère désormais parfaitement les touristes à Florence, mais encore, je leur rends hommage: c'est sans nul doute grâce à cette industrie massive que les édifices et les œuvres d'art sont préservés dans leur meilleur état.

LES 463 MARCHES LES PLUS GRAVIES AU MONDE?

À gravir ce Dôme, activité préférée des touristes à Florence, je me dis à chaque fois que ce sera la dernière! Mais cela fait plusieurs fois que c'est la dernière fois, car il y a toujours quelqu'un ou quelque chose qui me fait le gravir de nouveau. 45 ans, aucun sport, des cigarettes et du café, je me suis surprise à le gravir de manière agile et quasiment sans être essoufflée, ce qui n'était pas le cas des Japonais qui me suivaient et dont certains ont arrêté leur ascension en cours de route, en sueur et à bout de souffle. «Que l'alimentation soit ton premier remède», me suis-je dit en repensant à Hippocrate, en louant ainsi mon mode de vie plutôt sédentaire certes, mais sélectif dans le choix des aliments et leur combinaison. Ce Dôme, Florence le doit à Brunelleschi, qui en emporta, dit-on, les subtils secrets de fabrication dans la tombe.

LE MUSÉE LÉONARD DE VINCI

Comment se fait-il qu'il y ait eu autant de grands esprits en un si court temps? Pic de la Mirandole et Léonard de Vinci forcent en soi l'admiration, et

leur souvenir nous rappelle aussi à quel point nous sommes mauvais de nous complaire dans si peu d'exigence s'agissant de l'instruction des enfants. Le musée Léonard de Vinci est dit «interactif»; à vrai dire je venais le visiter parce que mon fils est un fanatique des constructions ingénieuses, et je voulais donc prendre la mesure de l'intérêt de ce musée avant de l'y emmener. En matière d'interactivité, je n'ai pas bien compris de quoi il s'agissait sinon qu'il est possible de faire tourner des manivelles qui mettent en branle les machines. Il y avait beaucoup de monde, dont très peu de visiteurs intéressés à comprendre, et encore moins à observer que certains mécanismes étaient montés à l'envers. Les enfants semblaient, de ce côté-là, bien plus vifs et curieux que les adultes. On y découvre un Léonard de Vinci féru de mécanique, de génie civil et militaire, mais aussi d'anatomie. À l'époque, il était encore tabou de disséquer les corps, et l'on s'entraînait sur les corps des criminels. Le musée m'a paru fort peu intéressant, j'ai arrêté l'audio-guide qui ne me donnait que peu de matière; mais je me suis tout de même procuré quatre gros livres à rapporter avec moi sur la vie et les dessins de Léonard.

LES JARDINS BOBOLI ET LA BADIA FIORENTINA

De l'autre côté de l'Arno, sur les hauteurs de Florence, trônent, majestueux, les jardins Boboli, qui appartenaient aux Médicis. Rafraîchissants de statuaire antique, ils donnent une vision ample de la ville. De là je

descendis à la Badia Fiorentina, la plus ancienne église de Florence, où Dante aurait éprouvé la première révélation de son amour pour Béatrice. Au cœur de cette abbaye m'accueillit le prieur français Antoine-AP, un homme adorable. «Vous savez où est cette tombe?» me demanda-t-il. À peine entrai-je dans le cloître qu'elle me sauta aux yeux, sur ma droite, entraînant ma réponse immédiate: «ici!»



Mon ancêtre était donc enterré avec son épouse, Cassandra Covonia, et les blasons unis au-dessus de la tombe (celui des Girolami, à gauche). «Restez dans ce cloître autant que vous le souhaitez. Vous pouvez monter à l'étage.» L'oranger au milieu trônait comme le roi de cette demeure. Nous montâmes à l'étage, et quelle ne fut pas notre surprise de voir des graffitis datant de plusieurs décennies, certains d'avant la Deuxième Guerre mondiale. J'eus la sensation que ce cloître n'avait pas seulement abrité le serein repos éternel de Cassandra et

de Zanobi, mais avait aussi servi de refuge à des individus pourchassés lorsque le pouvoir était devenu fou et arbitraire. Nous revînmes à l'orange et je cueillis une orange, qui me parut comme un don sacré de ce lieu. Je rendis grâce à mes ancêtres d'avoir existé, m'imaginai encore quelques instants leur vie. Qui avaient-ils exactement été à l'époque pour bénéficier de leur tombe dans ce cloître bénédictin?

LE PALAZZO MEDICI RICCARDI

Le Palazzo Medici nous immergea encore dans la statuaire grecque, et je songeai à Hegel qui y voyait la perfection dans l'harmonieuse mesure du corps humain. Y était hébergée une exposition temporaire consacrée à Orphée, où je pus contempler à loisir des chefs-d'œuvre. Les jardins du palais embaumaient le jasmin. Orphée, comme tous les mythes grecs, nous transmet un enseignement pour l'âme. Je suis pour ma part bien persuadée que les sages de la Grèce antique ne croyaient pas à un polythéisme de façon aveugle, mais concevaient les dieux grecs comme des sculpteurs de notre hybris, et cherchaient dans les mythes des enseignements profonds sur l'âme humaine.

LA BIBLIOTHÈQUE MICHEL ANGE ET SON PORTIER

La bibliothèque Michel-Ange de la basilique San Lorenzo est un incontournable à visiter. Laissez les touristes monter le dôme et faire la queue pour la cathédrale, mais rendez-vous absolument en cette

bibliothèque, dont l'architecture a été conçue par Michel-Ange, et qui contient des manuscrits et des livres appartenant à la collection privée de la famille Médicis. Un *Codex Laurentianus* identifie tous les manuscrits de la bibliothèque. Le portier, fasciné parce que mon amie, farceuse, lui avait dit que j'étais une descendante des Médicis via les alliances matrimoniales aux Girolami, ne tarit pas d'explications passionnées sur la bibliothèque, au point d'en oublier sa fonction la plus répétitive de la journée: interpeller les touristes qui marchent sur la partie du sol protégée et interdite aux pas. C'est que, nous expliqua-t-il, ces sols sont taillés à l'image géométrique exactement inversée des plafonds, illustrant la maxime bien célèbre du *Corpus Hermeticum* «ce qui est en haut est comme ce qui est en bas». Les escaliers dans le noir représentaient l'ascension de l'ombre vers la lumière, celle des livres. Les lutrins, taillés en bois, sont annoncés par des listes des manuscrits, classés par catégories: les poètes grecs, les poètes latins, etc. Le visiteur peut contempler des manuscrits d'époque de Pétrarque, de Ficcin et d'autres encore, ainsi que des livres



MANUSCRIT DE TRIPLICI VITA, MARSILE FICIN.

d'anatomie. La bibliothèque abrite la collection de livres anciens la plus prestigieuse d'Italie, plus de 11 000 manuscrits et 4500 livres anciens imprimés.

LES FRESQUES DU BAPTISTÈRE

Le Baptistère est un monument singulier à Florence, qui m'avait particulièrement marquée par son influence mauresque. Dante y fut baptisé en 1266; à l'époque, le baptême se pratiquait par immersion totale du corps, nous indiqua le guide. L'ensemble du plafond, environ 1000 m² de mosaïques multicolores et dorées, *id est*, 10 millions de tesselles, représentant des scènes bibliques, est actuellement en restauration en raison de fissures et d'infiltrations. Il est possible d'aller contempler les fresques en mosaïque de très près, avec une visite guidée qui nous conduit à 30 mètres de hauteur, sur les échafaudages, avec un casque de chantier. J'ai retenu du guide deux

remarques, notamment: la première, c'est qu'à Florence, il est interdit de ne pas restaurer en respectant au mieux les techniques artistiques de l'époque. Sinon, il s'agit d'une falsification historique. Et le guide de citer des exemples des libertés frauduleuses que prendrait actuellement la France en la matière... La deuxième, le raffinement dans le cisèlement des mosaïques. Il était interdit de prendre des photographies, mais je dois avouer que voir de près le visage du Christ-né avec des mosaïques taillées très finement fait partie des expériences esthétiques les plus saisissantes que j'ai pu vivre. Aussi je conseille à nos lecteurs d'effectuer cette visite guidée durant le temps de la restauration.

RETOUR VERS LE FUTUR EN 2024

Après ces journées d'immersion dans la beauté et les hauteurs de l'esprit, mon retour à Genève fut des plus épiques, et parmi les heures les plus drôles de ma vie. Le contraste entre ce que nous venions de vivre, les yeux rivés vers ces plafonds célestes, et les velléités de contrôle du totalitarisme technologique était saisissant. Heureusement qu'avec moi il est impossible de mourir de faim en voiture, et qu'en bonne *mamma* italienne de tempérament, je prévois toute la gamme du salé au sucré. Dans un tel contexte, les orangettes de chez Rivoire furent une nécessaire consolation. Car mon amie avait loué une de ces voitures dernier cri, de celles qui décident de tout à votre place et qui, en particulier, loin de vous libérer l'esprit, prétendent modeler votre comporte-



ment. Ainsi, le moindre dépassement de vitesse nous vouait à la malédiction d'une alarme insensée. Je passai la totalité du trajet à tenter de la faire taire, et je désactivai, me semble-t-il, à peu près toutes les options de la voiture, sans pouvoir trouver comment atténuer ce bruit capable de vous rendre fou. Impossible. Les explications du tableau de bord étaient aussi angoissantes, sinon plus, que le simple intitulé de la novlangue technique: «active automatiquement le contrôle de la distance de sécurité en mode Cruise Control», «configure les notifications d'alerte utilisées pour les fonctions de sécurité i-ACTIVSENSE», etc. De quoi rendre violente la plus pacifique des vaches placides.

Je découvrais au même moment les Vénus multicolores fluo, d'un très mauvais goût, censées symboliser les jeux olympiques. Nous aurions été la risée de ces Anciens-là. Ou plutôt, je les imagine nous contempler comme de grands malades. Les exploits de Mars, d'Hercule, de Jason, de David, pourquoi pas, oui, pour représenter des compétitions sportives désireuses de chérir les dieux. Mais Vénus... Je venais de lire aussi des idioties dans un rapport, telles que «l'intelligence corporelle». Donc, Vénus aux JO revient à poursuivre cette cohérence dans l'insensé: «le prélassement sportif», en somme. Ma promenade dans Genève pour rejoindre l'équipe de *l'Antipresse* me confirma ce sens moderne de l'esthétique paradoxale, par la vue de l'École des Beaux-Arts: quelle laideur!

Et de retour vers les Amériques, je

me fis la même réflexion qu'à l'aller: aucune des propositions de films ou de séries ne parvient à me séduire... tout me paraît d'un ennui abyssal. Si malgré tout, je tente l'expérience (la plupart du temps avortée), je constate la publicité imposée, comme le bruit l'est dans les aéroports pour vous réciter des idioties telles que «ne laissez pas vos bagages sans surveillance» ou vous diffuser de la musique de bas étage.

Et je songeais alors que ces néo-platoniciens, ces fidèles d'amour florentins (qui s'étaient rassemblés dans une société secrète de gens de lettres, à l'intersection de la culture des troubadours et de la mystique soufie) avaient été comme des petits Poucets laissant des traces et des signes cachés dans leurs œuvres littéraires et artistiques pour nous permettre de retrouver notre chemin en prévision des périodes extrêmement turbulentes et troubles que l'humanité traverserait. Car que vaut une résistance au totalitarisme qui aurait oublié la grandeur morale, spirituelle, esthétique, philosophique de l'homme? Si seule la beauté sauve le monde, à Florence, elle est une source de joie ininterrompue, et peut-être, même pour les grands pessimistes dont je fais partie, d'espoir. Les œuvres florentines nous obligent souvent à lever la tête vers le ciel, forcent l'œil à la contemplation. De cet humanisme-là, il nous reste cette question qui devrait chaque jour nous hanter: qu'y a-t-il d'universellement céleste dans l'homme?

- Illustration de tête: *Orphée*, de Gustave Moreau.



RECONQUÊTES par Slobodan Despot

Hors scénario

DANS L'UNIVERS SURVOLTÉ DES JEUX VIDÉO, ON LES APPELLE DES NPC. JE VOUS ÉPARGNE L'APPELLATION ANGLAISE. NOMMONS-LES DES «PERSONNAGES NON INCARNÉS». CE SONT CES FIGURES QUI NE SONT PAS ACTIONNÉES PAR LES JOUEURS DE CHAIR ET D'OS, MAIS PAR L'ORDINATEUR LUI-MÊME.

Ils donnent le change, et de mieux en mieux même. Ils le font si bien, quelquefois, qu'ils ravivent pour de bon le dilemme de Philip K. Dick, de ses androïdes et de ses moutons électriques (immortalisés par Ridley Scott au cinéma sous le titre *Blade Runner*): la copie peut-elle surpasser l'original et qui, de l'homme ou de sa réplique industrielle, est le plus humain en fin de compte?

Cette illusion, comme toutes les illusions, ne fonctionne que sous certaines conditions. En

l'occurrence, elle dépend d'une convention théâtrale: il faut que les humains oublient temporairement qu'il ne s'agit que d'une fiction et confondent l'aire du jeu — empire intergalactique ou donjon de sorciers — avec la réalité elle-même. Un NPC programmé comme gérant d'un astéroïde minier se transformera en *erreur système* si vous le posez devant une querelle de succession familiale ou un plat de pieds paquets. A moins, bien entendu, que le concepteur du jeu ait inclus ces situations-là

dans sa palette de scénarios. L'humain, du moins dans sa forme plus ou moins achevée, se distingue du NPC en ceci qu'il ne fonctionne pas selon des scénarios, mais selon une intelligence non préprogrammée de l'environnement, dans la mesure même où il n'est pas le produit d'une programmation, mais d'une éducation. Celle-ci se distinguant de celle-là par la marge de liberté qu'elle laisse à son sujet. Plus on est éduqué et plus on est libre: avec la programmation, c'est l'inverse. Tout ceci pour dire qu'on observe de plus en plus de gens autour de nous qui se comportent comme des NPC — à se demander parfois si *Matrix* n'était pas davantage un traité d'anthropologie qu'une fable de science-fiction. En France, tenez, sous la pandystopie, des magistrats et des agents de la force publique ont jugé normal et approprié de traquer en hélicoptère des randonneurs pour les punir d'avoir voulu respirer, et des citoyens n'ont rien vu d'absurde à se signer à soi-même des autorisations de sortie. L'expérience, si elle n'a guère amélioré la santé de la population — bien au contraire —, aura comblé les programmeurs. Aboutissement d'un effort interdisciplinaire de plusieurs décennies, on a enfin créé des individus *adéquats* à leur environnement mécanique et industriel. Hors du scénario qui les anime à un moment donné, ils sont parfaitement inertes: *erreur système!* Comme si hors de leur petit tunnel

cybernétique, l'univers n'existait pas. Le NPC est bien l'avenir de l'humanité massifiée. Le projet ne date pas d'hier. Artistes et poètes, qui ont des antennes pour ça, l'avaient pressenti depuis plus de deux siècles. Ils y ont réagi en s'efforçant de *casser le moule*, se faisant encore plus excentriques que nature. Voyez la vie de Simeon ou de Baudelaire, ou simplement les marottes créatives de n'importe quel grand peintre ou romancier. C'est le règne du caprice et de l'arbitraire. Incoïtable par les algorithmes.



Mais pourquoi en parler ici? Parce que le sujet des NPC est associé à la seule amende pour conduite en état d'ébriété que j'aie essuyée de ma vie. Un soir, rentrant à vélo de chez un ami, j'avais grillé le feu rouge à un grand carrefour. Cent mètres plus loin, j'étais arraisonné par un motard. «Vous savez pourquoi je vous arrête? — Oui, parce que j'ai grillé un feu rouge. — Vous ne l'aviez pas vu? — Si, mais, je trouvais fastidieux de m'arrêter. L'énergie cinétique, à vélo, c'est un capital.» Le jeune policier s'attendait manifestement à ce que je fasse l'idiot, mais goûtait d'autant mieux la sincérité. Il m'a quand même fait souffler. A ma surprise, j'étais au-dessus de la norme, il est vrai sévère en Serbie. Le rouge du

Sud, que voulez-vous... je n'ai pas contesté. Il en fut tout étonné:

«Vous êtes très correct. — Je respecte votre travail. — Tout le monde ne le respecte pas, ils sont tous a priori innocents de tout ce qu'on leur trouve. — On peut feinter avec la police, pas avec Là-haut. Le jugement dernier sera bien plus terrible que tous vos PV.»

Nous enchaînâmes quelques minutes sur l'économie du salut, la montée de l'ensauvagement et la vie en Occident.

«Bon: je ne vous retiendrai qu'une des deux infractions, conclut l'agent. — Le feu rouge, j'espère? — Ah non, l'alcool, vous avez intérêt. C'est beaucoup moins cher, au barème.» C'était aimable — le feu rouge allait chercher dans les 400 euros — mais se faire amender pour alcool au guidon d'un vélo, c'était d'un plouc...



En empochant ma prune, et avant qu'il ne remette son casque, je lui ai demandé:

«Vous connaissez les jeux vidéo? — Oui, *World of Warcraft*, un peu. — Dans ce cas, je peux vous le dire: vous n'êtes pas un NPC. — Je le prends pour un compliment.» Comme disait Brassens, il y a des flics bien singuliers. Mais le singulier me va bien. C'est le pluriel, de nos jours, qui inquiète.

- Illustration: 10 000 visages humains générés par l'IA libres de droits (extrait).
- **Texte paru simultanément dans l'Antipresse et dans le n° 205 de la revue *Éléments*.**



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 440 SEMAINES.
PLUTÔT RASSURANT, NON?
N'oubliez pas de vous (ré)abonner:
GO.ANTIPRESSE.NET/ABO

Pain de méninges

NOSTALGIE DE LA BEAUTÉ

Ce désir d'un pays lointain rien qu'à nous [est] un secret qui nous blesse tellement que nous nous vengeons en l'appelant Nostalgie, Romantisme ou Adolescence; un secret qui nous transperce aussi avec une telle suavité que lorsque, dans une conversation très intime, sa mention devient imminente, nous devenons maladroits et nous affectons de rire de nous-mêmes; un secret que nous ne pouvons ni cacher ni dire, bien que nous désirions faire les deux. Nous ne pouvons pas le dire parce que c'est un désir de quelque chose que nous n'avons jamais éprouvé. Nous ne pouvons pas le cacher parce que notre expérience nous le suggère constamment, et nous nous trahissons comme des amoureux à la mention d'un nom. Notre expédient le plus courant est de l'appeler beauté et de nous comporter comme si cela avait réglé la question. L'expédient de Wordsworth était de l'identifier à certains moments de son propre passé. Mais tout cela n'est qu'une supercherie. Si Wordsworth était retourné à ces moments du passé, il n'aurait pas trouvé la chose elle-même, mais seulement son souvenir; ce dont il s'est souvenu s'est avéré être soi-même un souvenir.

Les livres ou la musique dans lesquels nous pensions que la beauté se trouvait nous trahiront si nous nous fions à eux; elle n'était pas en eux, elle ne faisait que passer à travers eux, et ce qui passait à travers eux était le désir. Ces choses — la beauté, le souvenir de notre propre passé — sont de bonnes images de ce que nous désirons vraiment; mais si on les prend pour la chose elle-même, elles se transforment en idoles muettes, brisant le cœur de leurs adorateurs. Car elles ne sont pas la chose elle-même; elles ne sont que le parfum d'une fleur que nous n'avons pas trouvée, l'écho d'un air que nous n'avons pas entendu, les nouvelles d'un pays que nous n'avons jamais visité.

— C. S. Lewis, *Le poids de la gloire* (trad. SD)

MIRADOR

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

